

# Le Leprechaun de Kinway

Groupe EEDF du Volvestre

2011 — 2012

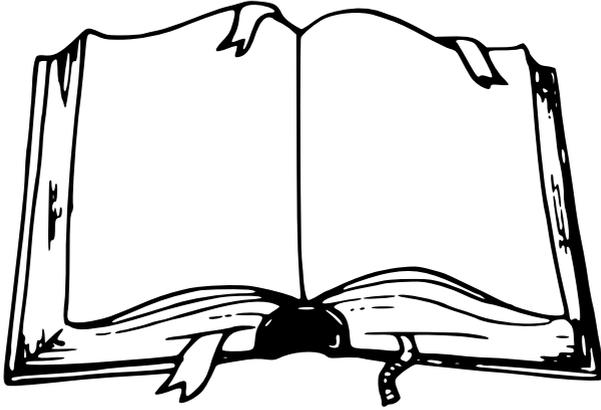


Ce livre a été réalisé par le groupe EEDF du Volvestre.

© 2012, EEDF

Copyleft : ce livre est libre, vous pouvez le copier, le distribuer  
et le modifier selon les termes de la licence Art Libre.

<http://artlibre.org/>



*Lors leur quête de la chaussette de Näs, supposément dérobée par un Leprechaun, les lutins et louveteaux du Volvestre ont rencontré un étrange Conteur.*

*Se remémorant de vieilles histoires de Leprechauns, le Conteur leur a alors raconté celle qui suit, et que voici par écrit.*

# Table des matières

1	Des chaussures de fée	5
2	Lutin express	13
3	Le Château de Corklly	25
4	L'alliance des lutins du bas	37
5	À la recherche de l'arc-en-ciel	49
6	Le poussin de Madailéin	59

# Chapitre 1

## Des chaussures de fée

**I**L ÉTAIT UNE FOIS, il y a bien longtemps de cela, sur la lointaine terre d'Irlande, trois sœurs qui vivaient dans une petite cabane à l'écart d'un petit village. Elles étaient bien pauvres, et orphelines, leurs parents étaient morts lors de la dernière famine.

L'aînée des trois sœurs, Darina, était grande et forte, et tous les jours allait chercher dans le village des travaux de couture à faire pour les nourrir toutes trois.

La seconde, Finola, était fort belle, et avait rencontré un jour le fils du seigneur du village, qui lui avait offert un sourire. Depuis, elle nourrissait l'espoir de se marier

avec lui, et promettait à ses sœur que cela les ferait sortir de leur misère.

La troisième, Erlina, était petite et chétive. Elle n'avait pas grand chose à faire de ses journées – en ces temps là, il n'y avait pas d'école – et ses sœurs la trouvaient trop petite pour qu'elle puisse les aider.

Le soir, autour de la cheminée, la première finissait ses coutures à la lumière du feu, en soupirant parce qu'elle était la seule capable de ramener assez d'argent pour faire vivre ses sœurs, et qu'elle devait tout le temps travailler.

La seconde ne l'écoutait pas, et racontait sans cesse la vie qu'elle rêvait d'avoir avec son beau prince.

La troisième ne disait rien, et se réchauffait auprès du feu en imaginant une soirée sans entendre ses sœurs répéter sans cesse la même chose.

Comme Erlina ne savait pas trop quoi faire de ses journées, et qu'elle ne voulait pas rester en compagnie de ses deux sœurs, elle allait vagabonder au bord des lacs, au milieu des collines.

Un soir, alors qu'elle était restée là à rêver toute la journée, elle entendit au loin, de l'autre côté du vallon, les cloches sonner sept heure. Il était tard, et elle devait

se dépêcher de rentrer avant la nuit ! Pour aller plus vite, elle décida de couper à travers la forêt. Elle marchait vite, courait presque, suivant des chemins qui disparaissaient sous les ronces.

La nuit tombait, et les bois étaient de plus en plus sombres. Erlina s'arrêta au milieu d'une clairière, essoufflée. Tout autour d'elle, les arbres étaient plongés dans la nuit, et elle ne savait pas dans quelle direction aller.

« Je me suis perdue ! s'écria-t-elle.

— C'est une mauvaise idée de se perdre dans les bois la nuit, lui répondit une voix rauque derrière elle. Ne sais-tu donc pas ce qui arrive aux petites filles dans les contes ? »

Elle se retourna, et vit, assis non loin sur une souche, un petit bonhomme, plus petit qu'elle, avec une grosse barbe rousse et vêtu d'une veste rouge, en train de rapiécer une toute petite chaussure. Son bâton était planté juste à côté de lui, et une petite lanterne y pendouillait, éclairant son visage.

« Qui êtes-vous ? s'exclama Erlina.

— Je suis Fraech, le cordonnier, répondit le petit être. Ça ne se voit pas ? » Il agita sous le nez de la petite fille la chaussure qu'il était en train de reclouer.

« Si, si, bien sûr ! affirma la petite fille, de peur de le vexer. Monsieur Fraech, je suis perdue. Est-ce que vous

pouvez m'indiquer le chemin du village ? »

Le petit bonhomme la regarda de travers pendant un instant, puis lui répondit : « C'est pourtant simple ! Il te suffit de marcher, et de suivre le chemin où t'emmènent tes pas ! »

Sur ces paroles, il se releva, rangea la chaussure dans sa besace, reprit son bâton et commença à marcher.

Erlina se précipita à sa suite : « Mais j'ai marché depuis le lac, et je ne suis pas arrivée au village, seulement dans cette clairière ! Aidez-moi ! »

Sans s'arrêter de marcher, Fraech la regarda de biais : « Quelle drôle de fée tu es ! Tu devrais changer de cordonnier, et vite ! Le tiens doit être indigne d'un Leprechaun ! Toutes mes chaussures mènent leur propriétaire là où il veut aller ! Et toute fée qui se respecte utilise des chaussures taillées par un Leprechaun.

— Monsieur Fraech, je ne comprends pas ! répondit Erlina. Qui sont ces Leprechauns ? Et pourquoi parlez-vous de fées, je ne suis pas...

— Je suis un Leprechaun, la coupa sèchement Fraech. Je fabrique des chaussures pour les fées. Tu devrais le savoir ! »

Erlina s'apprêtait à répliquer, quand elle vit derrière les arbres une autre clairière, où un grand feu brûlait en

son centre. Tout autour, en grand cercle, une dizaine de fées discutaient joyeusement tout en se passant des mets succulents.

Le Leprechaun s'approcha en silence, en faisant signe à Erlina de rester en arrière. Il sortit de sa besace une paire de chaussures, et les posa derrière l'une des fées, puis revint. « Voit petite fée, dit-il à Erlina en revenant. Quand tu seras plus grande, tu viendras à leur banquet. En attendant, il ne faut pas les déranger. »

Ils se remirent à marcher à la lueur de la lanterne de Fraech, en s'éloignant du cercle des fées, et de la lumière chaleureuse de leur feu.

« Mais, monsieur Fraech, chuchota Erlina en frissonnant, je ne suis pas une fée !

— Bien sûr que si ! répondit celui-ci. Regarde, je t'ai laissé m'approcher, et tu n'as même pas essayé de m'attraper. Alors que les humains, dès qu'ils me voient, essayent de m'attraper pour avoir mon chaudron d'or. C'est pour cela que nous sommes obligés de nous cacher au pied des arcs-en-ciel. Les humains sont cupides, et toi tu ne l'es pas. Donc tu es une fée. »

Erlina trouva le raisonnement plutôt étrange, d'une part parce qu'elle n'était pas une fée, ça, elle en était sûre, et ensuite parce que les fées n'existent que dans les contes

de fée, et pas dans la réalité. Elle ne pouvait tout de même pas être entrée dans un conte de fée sans s'en apercevoir !

« Mais alors, demanda la petite fille, comment fais-tu pour ne pas te faire attraper par les humains ? »

Erlina songeait à toutes les fois où elle avait envie d'échapper à ses deux sœurs. Si le Leprechaun savait comment éviter les humains, peut-être qu'elle pourrait faire pareil !

« Il faut leur faire des farces. Les humains ne sont pas très résistants aux farces. On peut leur mettre du bois mouillé près de leur cheminée, ou leur cacher une de leur mitaine. Quand il nous suivent, on peut leur montrer le mauvais chemin, ou alors leur souffler leur bougie quand ils rentrent tard le soir...

– Mais ce sont des méchancetés ! rétorqua Erlina.

– Tu es bien jeune, petite fée, et tu n'a pas encore vu toutes les méchancetés que sont prêts à faire les humains pour un peu d'or. Les farces sont le meilleur moyen d'éviter leur cruauté.

« Il y a même eu des Leprechauns qui volaient des chaussettes pour les revendre... Cela a entraîné une grande guerre entre les lutins et les Leprechauns, qui dura longtemps et fut terrible. Depuis, les lutins enferment leurs chaussettes dans de gros coffres, et les

Leprechauns ont juré de ne plus toucher aux chaussettes des autres. »

Il s'assit contre un arbre, la tête entre les mains, et resta là, pensif.

Un nouveau frisson secoua Erlina. « Monsieur Fraech, dit-elle, il est temps que je rentre chez moi ! Il fait nuit et j'ai froid !

— Et bien vas-y, petite fille ! » rétorqua-t-il en lui désignant une direction derrière-elle.

Elle se retourna pour regarder, et ne vit que la nuit entre les arbres. Quand elle se retourna à nouveau, le Leprechaun avait disparu, en laissant son bâton et sa lanterne. Et au pied du bâton, se trouvait une paire de petites chaussures.

Elle enfila les chaussures, qui étaient tout juste à sa taille, pris le bâton et la lanterne, et se mit à marcher dans la nuit. À chaque pas qu'elle faisait, elle avait l'impression de se rapprocher de la cabane. Enfin, elle sortit du bois, et vit au loin le village, et plus près d'elle la cabane de ses sœurs, avec sa cheminée fumante et ses fenêtres qui laissaient sortir une lumière chaleureuse.

En arrivant, elle posa le bâton du Leprechaun et sa lanterne contre le mur de la cabane, et entra à l'intérieur. Ses sœurs la réprimandèrent durement de ne pas être ren-

trée à l'heure ; elles s'étaient inquiétées, et ne voulaient plus qu'elle recommence.

Mais Erlina ne les écoutait que d'une oreille. Elle avait les pieds bien au chaud dans des chaussures de fée, et savait que désormais, elle pourrait aller là où elle voulait.

Depuis, chaque fois qu'il pleut, elle guette les arc-en-ciels, pour pouvoir aller jusqu'à leur pied avec ses chaussures de fée, pour retrouver Fraech le Leprechaun.

## Chapitre 2

### Lutin express

L'HIVER ÉTAIT RUDE, et Erlina s'ennuyait, assise par terre non-loin de la cheminée. Elle allait parfois aider à récolter des choux dans les champs autour du village, mais en ce jour, il ventait et pleuvait, et elle était restée chez elle.

À côté, Darina, sa sœur aînée, travaillait à la lueur du feu ses ouvrages de couture. C'était le seul revenu de la maisonnée, et elle réprimandait durement ses sœurs si celles-ci la distraient dans son travail.

Non loin, sur le lit au matelas de paille, sous trois épaisses couvertures, Finola se retourna en tousotant.

Malade depuis plusieurs jours, elle demeurait alitée. Darina repoussa dans un soupir appuyé son ouvrage, et se porta au chevet de la sœur cadette. Elle attrapa la bouillotte que Finola gardait contre elle, et alla la remplir avec de l'eau qui était en train de chauffer sur le feu, avant de remettre la bouillotte sous les couvertures. Puis elle attrapa un pot au-dessus de la cheminée, l'ouvrit, pour se rendre compte qu'il était vide.

« Erlina ! » interpella-t-elle. La petite fille sursauta. « Nous n'avons plus du tout d'herbes contre la toux ! Tu devrais aller en chercher chez la vieille Madailéin.

– Mais il fait froid et il pleut... se défendit Erlina.

– Et ta sœur est à l'agonie ! répliqua Darina. Je dois continuer à travailler pour qu'on puisse encore avoir de quoi manger, va chez la vieille au lieu de ne rien faire ! »

Le ton de Darina ne souffrait d'aucune réplique, aussi Erlina enfila les chaussures que lui avait donné Fraech, et se saisit de sa pelisse dont elle passa la capuche en sortant dehors.

Les bourrasques de vent projetaient les gouttes d'eau dans tous les sens, l'horizon était tout de gris, on y voyait guère. Erlina se pressa d'entrer dans la forêt, où elle se trouva à l'abri du gros du mauvais temps. Elle avançait sans trop faire attention au chemin qu'elle prenait. Elle

avait appris à faire confiance à ses chaussures, qui la menaient sans effort là où elle le désirait... si tant est que ce fut possible : malgré toutes ses tentatives, elle n'avait jamais pu revoir Fraech le Leprechaun, bien qu'elle ait parcourus des lieues et des lieues lorsque, de la pluie et du soleil, naissait un arc-en-ciel.

La vieille Madailéin, que l'on disait plus vieille que la plus vieille des grand-mères du village, et que d'aucuns prétendaient amie des corbeaux, ou parfois sorcière, habitait une vieille mesure de pierre, loin de tout village, et perchée sur une colline d'où l'on voyait par beau temps jusqu'à la mer. Quand Erlina sortit de la forêt et entreprit de grimper la colline, la pluie avait cessée, et la brume s'était suffisamment levée pour qu'elle remarque la vieille femme qui sortait de sa cabane, et s'asseyait sur un banc de pierre pour regarder la petite fille arriver.

« Pourquoi donc de si admirables chaussures emmènent tes pas jusque chez moi ? demanda la vieille Madailéin d'une voix rauque.

— Ma sœur Finola est alitée, répondit Erlina, et nous n'avons plus d'herbes contre la toux. Darina m'envoie en chercher. »

La vieille sortit des plis de sa robe une bourse remplie d'herbes séchées, et la donna à Erlina. « Plutôt que



d'herbes contre la toux, c'est pour son cœur que ta sœur se languit, ajouta la vieille. Mais contre cela, je ne peux rien. »

Erlina tendit une pièce à la vieille et remercia, sans trop chercher à comprendre. Quand elle se retourna pour s'en aller, la brume s'était presque complètement levée. Son regard fut attiré, en contre-bas dans la vallée, par une troupe de cavaliers portant des torches, et qui avançaient d'un pas rapide.

« Qui sont-ils ? demanda Erlina à voix haute.

— Ce sont les hommes du seigneur Laoghaire de Corklly, lui répondit Madailéin. La famine sévit sur

Corklly comme partout ailleurs, mais Laoghaire est un seigneur puissant qui entretient hommes d'armes et chevaux. Quand ses greniers sont vides et qu'il a faim, il attaque des villages alentours. Hier, il était à Garland, aujourd'hui le voici qui marche sur Kinway.

— Mais... que va-t-il se passer s'ils viennent au village ? s'inquiéta Erlina.

— Ils vont passer par les maisons, et menacer les villageois pour les piller de leurs maigres récoltes. Ceux qui désobéissent verront leurs maisons brûlées.

— Il faut les en empêcher ! s'exclama Erlina. Il ne faut pas qu'ils arrivent !

— Que veux-tu faire, petite ? soupira la vieille. Tu ne peux pas les en empêcher.

— Et le seigneur Morigan ? C'est notre seigneur, il doit nous protéger !

— Le seigneur Morigan ne regarde pas très souvent par-dessus les murailles de son château, rétorqua Madaléin. Il sera le dernier au courant de la nouvelle.

— Il faut que j'essaye de le prévenir ! répliqua Erlina. Avec mes chaussures, je peux peut-être arriver avant eux au château de Kinway !

— Tu peux essayer, petite, tu peux essayer... » sourit la vieille, alors que Erlina était déjà en train de dévaler la

colline.

Elle s'enfonça à nouveau dans la forêt, en courant sans trop prendre gare à l'endroit où elle posait les pieds. Les racines s'écartaient sous ses pas, les branches des arbres s'ouvraient discrètement, la forêt lui laissait son chemin.

Mais bientôt, plus trop sûre d'elle, elle ralentit. Elle se retrouva avant peu devant un taillis de ronce si épais qu'il ressemblait à un mur. Elle essaya de le contourner par un côté, puis par l'autre, sans trouver d'issue. Elle ferma les yeux, pensa très fort qu'elle souhaitait se rendre au château du seigneur Morigan, mais ses pas la menaient inlassablement devant les ronces.

Elle finit par s'arrêter, et s'asseoir contre un arbre, en soupirant « Je n'y arriverais jamais à temps...

— Étrange d'avoir des problèmes de déplacement, lorsqu'on traverse la forêt en courant chaussé de chaussures de fée », remarqua une voix sourde derrière elle.

Erlina se retourna en sursautant, et vit, appuyé contre l'arbre, un Leprechaun qui l'observait, le regard amusé. Erlina se releva promptement, salua le petit être barbu, et bredouilla : « Ça ne fait pas longtemps qu'on me les

a donné, peut-être que je ne sais pas encore bien m'en servir. Il faut que j'aille au château du seigneur Morigan, le plus vite possible !

— Au château... c'est donc là ton problème, commenta, songeur, le Leprechaun. Mais, petite fée, tes chaussures ne peuvent t'y conduire. Elles sont allées le plus loin qu'elles pouvaient, mais c'est un endroit où la forêt est détruite, où les racines ne peuvent aller, et tes chaussures non plus. Tu ne peux pas compter sur elles pour t'emmener là où les hommes ont oublié la forêt.

— Je dois pourtant y aller, et vite ! s'exclama Erlina. Le village est en danger ! Il me faut une solution !

— Il y en a bien une, répondit le Leprechaun. Il y a en toujours une, évidemment. Suis-moi ! »

Il se retourna et se mit à marcher d'un pas vif. Erlina se précipita à sa suite. Le Leprechaun ressemblait fort à Fraech, celui qui lui avait donné ses chaussures, mais pour autant il était clair que ce n'était pas lui un autre. Les arbres s'ouvrirent bientôt sur une petite clairière, au milieu de laquelle se trouvait un dolmen, dont les pierres grises étaient couvertes de mousses. Le Leprechaun contourna le tertre pour trouver l'entrée du dolmen, et entra sous les pierres, dans le noir.

Erlina hésita, puis, ses yeux s'accoutumant à l'obscur-

rité, elle fit un pas en avant, courbée pour ne pas se cogner la tête. Sous les pierres, elle discerna les marches d'un escalier qui descendait sous terre. Elle commença doucement à descendre, puis, voyant mieux, se dépêcha de rejoindre le Leprechaun.

« Où sommes-nous ? demanda Erlina.

— C'est une question délicate, répondit le Leprechaun. Nous sommes sur le chemin. » conclut-il un peu sèchement.

Erlina trouva cette réponse peu satisfaisante, mais alors qu'elle voulait lui demander plus d'explications, ils arrivèrent en bas de l'escalier. Celui-ci aboutissait sur un quai, carrelé du sol à la voûte. Deux voies de chemin de fer partaient dans de sombres tunnels de part et d'autre, et de l'autre côté se trouvait un autre quai, sans porte ni tunnel pour en sortir. En faïence noire était inscrit « Station du dolmen de la forêt » Une horloge qui ne possédait qu'une seule aiguille, et une seule graduation tout en haut, faisait résonner bruyamment son tic-tac.

Erlina n'avait jamais vu de pareil endroit, et resta bouche bée en le dévorant des yeux. Avant qu'elle n'ait pu dire quoi que ce soit, le Leprechaun lui indiqua l'horloge : « Il va bientôt arriver. Bon vent ! » et il s'en retourna vers l'escalier.

« Attendez ! » s'exclama Erlina. À ce moment là, l'aiguille de l'horloge arriva tout en haut sur l'unique graduation. Un coup de trompe raisonna dans le tunnel, puis une locomotive lâchant un panache de vapeur arriva bruyamment. Effrayée, Erlina vit défiler devant elle des wagons vides éclairés par des chandelles, pendant que le train freinait en crissant. Une fois arrêté, une porte s'ouvrit juste en face d'elle, au milieu d'un wagon.

Elle y entra à pas hésitants, et la porte se referma toute seule. Immédiatement, le train redémarra. Déséquilibrée, elle se rattrapa à une banquette en bois. C'est à ce moment qu'elle remarqua que le wagon n'était pas vide, comme elle l'avait cru tout d'abord, mais que son unique occupant, une espèce de lutin verdâtre habillé d'un costume et d'un chapeau, la regardait par dessus son journal.

« Bien le bonjour, mademoiselle. Où allez-vous donc ainsi ?

— Je... je vais au château de Kinway, lâcha Erlina, déboussolée.

— Vous descendez donc à la prochaine station, celle de la cave à vin du château de Kinway, compléta le lutin.

— Oui... sûrement, répondit Erlina. Où sommes-nous ? Que se passe-t-il ? »

Le lutin soupira et referma son journal. « La question,

dit-il, n'est pas de savoir où nous sommes, mais comment avez-vous pu y venir. Vous êtes capables, petite fée, d'*imagination*. Tout le monde en est quelque peu capable, même les humains les plus brutes, mais peu arrivent à y croire, réellement. La plupart des gens ne peuvent entrer dans l'imagination que lorsqu'ils dorment, et qu'ils oublient que ce n'est pas possible. Il y a bien quelques humains qui y arrivent parfois, et plus généralement les fées et le peuple de la forêt. Mais même eux sont mal à l'aise avec, ils passent parfois par ici, mais préfèrent retourner rapidement dans leur monde réel et solide.

« Mais nous autres lutins, nous avons au contraire trouvé qu'il était bien plus intéressant d'être ici, puisque nous pouvons faire ce monde selon nos désirs. Mon peuple s'y est même installé : nous pouvons transformer notre lieu de vie à notre guise ! »

À ces mots, il lui tendit ce qui était auparavant son journal, mais qui était devenu une sorte de grosse montre. L'aiguille de celle-ci arriva à ce moment même sur la graduation du haut, et le train freina bruyamment.

« Vous êtes arrivée à votre arrêt, mademoiselle », remarqua le lutin.

Erlina sortit sur le quai, et regarda le train partir. En lettres noires, il était inscrit « Station de la cave à vin du

château de Kinway » sur le mur blanc. Encore abasourdie par ce qu'elle venait de voir, Erlina se souvint soudain des soldats du seigneur Laoghaire qui marchaient sur Kinway.

Elle se précipita dans les escaliers qui partaient du quai. Progressivement, la pierre remplaça la faïence blanche, et elle se retrouva rapidement dans une grande cave peu éclairée, où des fûts étaient empilés d'un côté, et de l'autre des étagères étaient remplies de bouteilles couchées. Elle courut à la porte, sur laquelle elle dut forcer de tout son poids pour arriver à l'ouvrir. S'assurant qu'il n'y avait personne dans les couloirs, elle trouva rapidement un escalier, et sortit discrètement dans la cour du château. Il faisait déjà nuit, et la cour était seulement éclairée par un groupe d'hommes avec des torches, non loin de la porte du château. Son voyage souterrain avait-il été si long que toute l'après-midi se fut déjà écoulée ?

Elle n'était pas souvent venue au château, mais elle remarqua immédiatement qu'il se passait quelque chose d'anormal. En se dissimulant derrière des caisses et des barricades, elle s'approcha du groupe d'hommes. Là, elle vit d'un côté les soldats qui gardaient un prisonnier sur un cheval, les mains liées, et leur chef qui s'adressait à

un vieil homme, de l'autre côté : « Seigneur Morigan ! Ma contrée est en famine, et j'ai besoin que tu m'envoies tout ce que tes villageois pourront récolter cet hiver. Pour m'assurer que tu m'obéira, je garde ton fils pour prisonnier. Feras-tu ce que je t'ordonne, Morigan ? »

Erlina vit le vieux seigneur acquiescer sans protester. Les soldats firent demi-tour, et le seigneur Laoghaire repartit, avec son prisonnier, et la promesse que le seigneur Morigan irait piller les villageois de Kinway pour sauver son fils.



## Chapitre 3

### Le Château de Corklly

**D**EPUIS L'ANNONCE DE LA REDDITION du seigneur Morigan de Kinway, le village était éteint. On récoltait les maigres légumes d'hiver qu'au dernier moment, et on se cachait bien de paraître vivre convenablement en cette période de misère. Qui savait quand le seigneur Laoghaire viendrait percevoir son dû ? À ce moment là, tout le monde espérait pouvoir en donner le moins possible, tout en se méfiant de voisins qui auraient envie de dénoncer les autres, pour espérer s'en tirer mieux.

Dans la cahute, à l'écart du village, où vivait Erlina et ses deux sœurs, l'ambiance était tout aussi morose. Da-

rina peinait à trouver des travaux de couture en échange de maigres nourritures : tous les gens de Kinway prétendaient être bien trop pauvre pour se permettre de telles dépenses. C'était vrai pour la plupart, moins pour d'autres, mais Darina n'était pas en position de le leur faire remarquer.

Finola, la seconde sœur, s'était remise d'une méchante toux, mais demeurait affligée par le sort du fils du seigneur de Kinway. Depuis que celui-ci lui avait offert un sourire, elle nourrissait l'espoir de se marier avec lui, et le savoir dans des geôles lointaines la désespérait, au point que c'en était devenu le sujet de discussion principal dans la chaumière. Discussions dont elle était la seule participante.

Erlina aidait comme elle pouvait sa sœur aînée à s'occuper des quelques choux et courges plantés entre la cabane et la forêt, qui pointaient difficilement leur tête hors de la neige.

Elle rentrait de la forêt, ramenant un fagot de petit bois, quand elle vit devant la cabane deux soldats portant cotte de maille, qui accompagnaient une carriole tirée par un âne, et dont le contenu, bâché, semblait important.

Erlina se rapprocha, posa son fagot, et entra sous l'œil

des soldats. À l'intérieur, un troisième discutait fermement avec Darina. Il fouillait la pièce, et à chaque fois qu'il trouvait une denrée comestible, il indiquait quelle part – énorme – il prélevait. Darina essaya bien de négocier, mais le soldat était intraitable. Il finit par sortir de la cabane, relever les plantations qui perçaient la neige, et indiquer combien il réservait pour le seigneur Laoghaire – et gare s'il ne trouvait pas tout lors de son prochain passage !

Les soldats de Laoghaire avaient fait le tour des maisons du village dans la journée, et s'en étaient allés avec leur butin. Le lendemain, quand Darina et Erlina retournèrent au village, tout le monde était désespéré. On se demandait comment l'on pourrait passer l'hiver.

Erlina demanda à Darina s'il n'était pas possible d'aller porter doléance au seigneur Morigan de Kinway, pour que cela cesse ! Darina la regarda d'un air désespéré, détourna les yeux, et haussa les épaules.

Erlina croisa près de la fontaine le grand Mathgen, le forgeron. Elle lui demanda s'il ne serait pas possible d'attaquer le prochain convoi, en réunissant tous les villageois, pour qu'ils puissent récupérer leur dû. Le grand Mathgen la regarda d'un air désespéré, détourna les yeux,

et haussa les épaules.

Darina alla négocier encore une fois pour tenter de trouver de menus travaux chez Suibne le meunier. Pendant qu'elle discutait avec Yvine, Erlina resta avec Suibne dans la salle des meules, vides faute de grain à moudre. Darina demanda au meunier s'il ne serait pas possible que tous les villageois trouvent une cachette pour y dissimuler leurs futures récoltes. Suibne la regarda d'un air désespéré, détourna les yeux, et haussa les épaules.

Crom, son fils, qui n'était guère plus grand qu'Erlina, rajouta, sarcastique : « Comment comptes-tu t'y prendre, Erlina ? Tu veux cacher nos réserves dans un trou de fées ? Et tu penses dresser un dragon pour nous défendre lorsque Laoghaire se rendra compte qu'on lui résiste ?

— Puisque personne ne le fait, s'il le faut, oui ! répliqua Erlina sur un ton de défi.

— Les enfants, arrêtez ! gronda Suibne. On ne plaisante pas avec les fées. »

Alors, tandis que Darina et Erlina revenaient, bredouilles, vers leur cabane, Erlina prit sa décision : elle allait essayer de récupérer ce que le seigneur Laoghaire avait volé à son village. Après tout, elle avait bien réussi

à s'introduire dans le château du seigneur Morigan de Kinway... pourquoi pas dans celui de Laoghaire, à Corklly ? Certes, elle n'était jamais allée aussi loin de chez elle, mais si elle ne le faisait pas, qui d'autre irait ?

Arrivée à leur cahute, Erlina enfila ses chaussures de fée, et s'enfonça dans la forêt, ouvrant de profondes traces dans la neige. Elle pensait très fort au dolmen perdu au milieu de la forêt, cette étrange entrée que lui avait montré un Leprechaun de passage lorsqu'elle avait voulu se rendre dans le château du seigneur de Kinway. Ses chaussures l'emmenaient dans la bonne direction à travers la forêt, sans qu'elle n'eut besoin de s'y repérer.

Elle arriva ainsi devant le dolmen couvert de neige, un peu essoufflée. Elle s'avança vers les vieilles pierres, et se baissa pour entrer dans l'espace obscur du passage. Comme la fois précédente, ses yeux s'habituant à l'obscurité, elle put descendre l'escalier qui s'enfonçait dans les profondeurs.

Erlina parvint à nouveau sur le quai carrelé de blanc, et comme la dernière fois, l'horloge à aiguille unique martelait son tic-tac et s'approcha de son unique graduation. Un coup de trompe raisonna dans le tunnel, et la grosse locomotive, lâchant un panache de vapeur, arriva bruyamment. Tout se passait normalement.

Confiante, Erlina entra dans le wagon qui s'était ouvert devant elle. Et un peu surprise, elle y retrouva le même lutin, toujours tiré à quatre épingles, qui la salua en ôtant son chapeau : « Bonsoir, mademoiselle. Prenez donc place ! Ainsi donc, vous vous rendez au château de Corklly ?

— Comment le savez-vous ? s'exclama Erlina.

— Les nouvelles vont vite », répliqua le lutin en désignant son journal. Si Erlina avait su lire, elle aurait vu que le pillage de Kinway faisait les grands titres. « Mais pour cela, reprit-il, il vous faudra faire un changement à *Central Station*. »

Sur ces mots, les portes du wagon se refermèrent, et le train partit en sens inverse. Erlina s'assit sur une banquette en bois, en face du lutin. « Est-ce loin ? demanda-t-elle timidement.

— Loin ? Oh, ça ne doit être qu'à un demi-loin, tout au plus, répondit le lutin. Comment vous appelez-vous, petite demoiselle ? »

Erlina lui répondit, et apprit ainsi que le lutin se nommait Etarcomol, et qu'il était guide pour voyageur sur voie ferrée, mais uniquement les jours où les trains roulent. Erlina lui raconta qu'elle souhaitait dérober au seigneur Laoghaire les réserves qu'il avait prises au

village de Kinway.

Ils arrivèrent à *Central Station*, et Erlina suivit Etarcomol sur le quai. Il l'emmena à travers un dédale de passages souterrains et d'escaliers. Ils croisèrent à plusieurs reprises des groupes de lutins, qui les saluèrent qui de la main, qui du chapeau. Au détour d'un couloir, il remarqua : « Si vous souhaitez dérober de quoi faire vivre votre village, il vous faudra de quoi emporter le tout, n'est-ce pas ? »

Alors qu'Erlina acquiesçait, elle découvrit après le virage suivant une sorte d'échoppe, pimpante de milles couleurs, et qui proposait de nombreuses variétés de sacs, de paniers et autres besaces. Etarcomol saisit un panier dodu, et le donna à Erlina. « Celui-ci fera bien l'affaire, ponctua-t-il. Pressons-nous, notre train devrait bientôt partir ! »

Et il emmena Erlina d'un pas rapide. Celle-ci regardait son nouveau panier d'un air curieux. La forme lui paraissait étrange. Elle passa sa main à l'intérieur, et dû l'y plonger bien plus que de raison pour y retrouver les bords. Elle s'arrêta, surprise. « Ce panier est...

— Oui, plus contenant à l'intérieur qu'à l'extérieur, compléta Etarcomol. Ce qui est normal, c'est généralement à l'intérieur qu'on y porte des choses, et non à l'ex-

térieur. Dépêchons-nous ! »

Ils arrivèrent sur le quai de leur correspondance alors même que l'horloge du quai sonnait et que le train déboulait dans le tunnel. Erlina quitta Etarcomol à l'arrêt suivant : la « Station des réserves du château de Corklly ».

Elle gravit les marches partant du quai, et progressivement, les murs carrelés de blanc se transformèrent en une roche froide et noire, suintante d'humidité. En haut des marches, éclairée par une torche accrochée là, se trouvait une petite porte ronde. Erlina poussa la porte, et se saisit de la torche pour éclairer l'obscurité de l'autre côté. C'était une grande cave voûtée, remplie d'étagères où étaient rangés entreposés de nombreux bocaux, où étaient accrochés au plafond des quartiers de viande salée, et où étaient entreposées de nombreuses barriques. Erlina s'avança dans la pièce, et laissa la petite porte se refermer derrière elle.

Elle était au milieu d'un trésor de nourriture ! Elle fit le tour de tout ce qu'il y avait. Ces richesses l'impressionnaient : il y avait des mets qu'elle n'avait jamais encore vu. Puis elle commença à remplir son panier, du plus de choses possibles, qu'elle pourrait ensuite redistribuer au village. Non seulement le panier pouvait contenir plus que sa taille ne laissait présager, mais en plus il n'en de-

venait guère plus lourd !

Cependant, alors qu'Erlina avait grimpé sur une barrique pour tenter de décrocher un jambon pendu au plafond, un bruit dans le couloir la fit sursauter. Elle se dépêcha de descendre, de prendre son panier, et de retourner vers le passage qui menait au quai du train des lutins. Mais au lieu d'une petite porte ronde, elle se retrouva face à la pierre dans laquelle avait été creusée la cave. À pas doux, elle contourna d'autres étagères, pour voir si elle ne s'était pas trompée d'endroit. Mais une fois qu'elle eut fait tout le tour de la pièce, en se dépêchant tout en essayant de faire le moins de bruit possible, elle dû se rendre à l'évidence : le passage avait disparu.

Erlina se rapprocha alors de la grande porte de la cave, à travers laquelle elle avait entendu des bruits. Il fallait qu'elle s'en aille, et cette porte était la seule issue... Elle y colla son oreille : plus rien. Tout doucement, elle appuya sur la poignée, et réussit à entrouvrir la porte sans trop la faire grincer. Toujours aucun bruit dans le couloir.

Munie de sa torche et de son panier, elle fit alors un pas dehors. Puis un autre. Elle ne savait pas dans quelle direction aller, aussi en choisit-elle une au hasard. Le couloir était parfois éclairé par des torches, mais elles étaient lointaines. Il n'y avait aucune fenêtre, seulement d'autres

portes identiques à celle de la réserve.

Alors qu'Erlina passait à pas de loup l'angle du fond du couloir, elle tomba nez à nez avec une demoiselle qui poussa un cri étouffé, puis regarda derrière elle pour voir si le bruit n'avait dérangé personne.

« Qui es-tu ? Que fais-tu là ? demanda-t-elle à Erlina. Puis elle jeta un coup d'œil au panier de celle-ci. Tu voles dans les réserves du château ? »

Erlina lui expliqua que c'était la nourriture que le seigneur Laoghaire avait volé à son village, et qu'ils en avaient besoin.

« Il faut que tu t'en ailles, et vite ! lui suggéra la demoiselle. Celui-ci », ajouta-t-elle en désignant derrière elle un soldat endormi sur une table, une bouteille à la main, « va bientôt se faire relever. Je vais te montrer le chemin, suis-moi ! »

La demoiselle conduisit alors Erlina dans l'autre sens, vers un escalier puis d'autres couloirs, en prenant garde à éviter de croiser quiconque ou de faire un quelconque bruit.

« Mais qui êtes-vous ? lui demanda Erlina en chuchotant.

— Je suis Enat de Corklly, la fille du seigneur Lao-ghaire, répondit la demoiselle. Tu as de la chance, je ve-

nais retrouver le fils de Morigan, votre seigneur. Je suis chargée de prendre soin de lui, mais on ne nous laisse guère de temps ensemble... il faut que je le retrouve la nuit pour avoir un peu de compagnie. Si je n'avais pas été là, tu aurais été retrouvée par la garde ! Et je ne veux même pas savoir comment tu es entrée ! »

Elles arrivèrent près d'une petite porte, barrée par une épaisse poutre. Elles s'y mirent à deux pour arriver à l'ôter. « Cette porte donne sur un petit escalier, qui descend dans la forêt, à l'arrière du château, expliqua Enat de Corklly. Enfuis-toi par là ! »

Erlina la remercia, franchit la porte, et descendit les marches à la lumière de sa torche. La nuit était noire et froide.

Une fois de retour dans la forêt, Erlina réunit ses dernières forces pour s'en retourner à Kinway, avec l'aide de ses chaussures, pour y ramener son panier plein.

On raconte qu'à l'aube, quand le seigneur de Corklly apprit qu'un vol avait eu lieu dans ses réserves, on l'entendit crier de rage jusqu'aux collines de Garland.



## Chapitre 4

# L'alliance des lutins du bas

**L**E PETIT JOUR VENAIT DE POINDRE quand le seigneur Laoghaire de Corklly se leva. Comme à son habitude, il alla tout d'abord faire un tour sur les remparts, respirer l'air froid du matin, observer la brume au-dessus de la forêt.

Puis il descendit dans la grande salle du château, pour y prendre son petit-déjeuner. Comme tous la jours, une table remplie de victuailles l'attendait. Sa fille, Enat, était déjà assise autour de la table, ainsi que Melteoc, son

maître d'arme. Paid, le cuisinier du château, les servaient. Tout deux se turent quand il entra dans la pièce.

Laoghaire alla s'installer à sa place habituelle, au milieu de la table. Paid s'empressa de lui servir son habituel déjeuner, avec un empressement que Laoghaire ne lui connaissait pas. Le cuisinier lui demanda deux fois s'il ne manquait de rien, puis s'éloigna rapidement de la table. La pièce était complètement silencieuse.

« Enat, ma fille, allez-vous bien ce matin ? demanda-t-il pour briser cette étrange ambiance. Avez-vous bien dormi ?

— Très bien, père, répondit celle-ci en baissant tout de suite la tête, et en enfournant une grande bouchée pour ne pas pouvoir rajouter un mot.

— Et vous, mon maître d'arme, une belle journée s'annonce pour nos hommes, n'est-ce pas ?

— Certes, seigneur », répondit Melteoc d'un ton laconique.

Le silence retomba. Laoghaire les regarda quelques instants tous les trois : Enat mangeait le plus lentement possible pour s'assurer de n'avoir jamais la bouche vide ; Melteoc ne faisait rien, mais avait l'air extrêmement occupé ; et enfin Paid tournait autour des plats, et vérifiait pour la septième fois qu'ils étaient correctement remplis,

alors que personne ne s'était servit.

Laoghaire recula sa chaise et se leva.

« Expliquez-moi ce qui se passe ici ! Melteoc, pourquoi cet immobilisme, vous qui vous pressez toujours d'aller préparer l'entraînement des hommes ? Et vous, ma fille, n'avez-vous donc rien à dire à votre père ? Quant à toi, Paid, cesse de tourner autour des plats, ils n'ont pas bougés ! Expliquez-moi ce qui se passe ici !

– Seigneur... commença Melteoc.

– Père... dit en même temps Enat.

– Seigneur, il faut que l'on vous dise... répondit Paid.

– Quoi donc, parlez !

– Ce matin, seigneur, continua Paid, en allant à la réserve quérir de quoi préparer le petit-déjeuner, j'ai eu la surprise de la découvrir... moitié vide.

– Comment ? » s'exclama le seigneur Laoghaire.

Il se précipita d'un pas rapide vers les escaliers qui descendaient dans les sous-sols du château, suivi par Paid qui trottait, tremblant, derrière lui, puis par Melteoc, qui marchait au pas des soldats, et enfin par Enat, qui gardait ses distances.

Quand Laoghaire de Corklly découvrit l'état de la cave, il resta un moment interdit. Les barriques éven-

trées, un jambon décroché qui traînait à terre, et surtout, surtout, les étagères vides, les crochets sans rien qui n'y pende ou encore les jarres moitié vides. Laoghaire de Corkilly entra alors dans une rage noire, mais noire !

Il jura dans sa barde, cria que ce devait être des villageois qu'il venait de piller qui s'étaient crus plus fort que lui, et hurla à Melteoc de lever la garde, de former une armée, et de se préparer à aller faire le tour des ces villages dissidents.

Alors que Melteoc tournait les talons pour obéir, une petite voix s'éleva de l'entrée de la réserve.

« Père ! Les portes étaient fermées, cette nuit, rappela Enat pour essayer de donner une fausse piste. Comment se pourrait-il être quelque'un d'un village ? »

Alors le seigneur Laoghaire convoqua immédiatement toute la maisonnée dans la grande salle du château. Melteoc attrapa les deux premiers soldats qu'il trouva, pas encore habillés, et ils firent le tour du château, levant tant les servantes en robe de chambre que le père de la châtelaine qui ne s'arrêta de les insulter qu'une fois à bout de souffle. Devant cette assemblée dépareillée, Laoghaire vitupéra :

« J'exige que tant que le coupable n'aura point été retrouvé, les portes du château restent closes. Nous fouille-



rons toutes les pièces du château, et je ferais pendre le coupable, à moins qu'il ne se dénonce dans l'instant, auquel cas je lui ferais la grâce de nos geôles ! »

Personne ne se dénonça. Laoghaire, accompagné de Melteoc et de dix soldats, chercha, fouilla, retourna tout le château pendant toute la matinée, et ne trouva... rien.

À midi, il se rassit à sa place dans la grande salle, le regard perdu dans le vide, et réfléchit. Puis, il ordonna : « Que l'on fasse quérir Suileabhan ! »

Alors les grandes portes de la grande salle s'ouvrirent, et entra Suileabhan, le sorcier de Corklly. Tout vêtu de

noir corbeau, marchant à pas de loup, son ombre rapace se découpa dans la lumière du jour.

« Pourquoi le seigneur de ces lieux demande-t-il donc ma visite ? Ne sait-il donc pas de ses caves garder porte close ? »

Le seigneur Laoghaire, accoutumé aux provocations du magicien local, ne répondit pas, et l'entraîna vers la réserve, suivi par Melteoc, Enat, et toute la cour, qui restait cependant à distance respectable du mage et de ses manières douteuses.

Devant la porte de la cave, le sorcier fit signe aux autres de rester dans le couloir, et s'avança à pas lents, dans l'obscurité de la pièce, humant son atmosphère.

« Il y a effectivement quelqu'un qui est entré ici pendant la nuit, constata d'une voix lourde Suileabhan.

— Évidemment ! rétorqua Laoghaire, c'est pour cela même que je vous ai fait... »

Le sorcier le fit taire d'un seul geste.

« C'était une petite fille, ajouta-t-il, et elle est entrée par là. »

Il désigna les pierres du fond de la cave. Enat poussa un petit cri. Le sorcier se tourna vers elle, mais tous les autres, le seigneur Laoghaire en tête, se précipitèrent vers le mur en question.

« Sorcier, tu divagues ! Il n'y a là que de la pierre, et de la pierre encore ! »

Suileabhan détourna le regard d'Enat, et s'approcha du mur de pierre. Il le toucha avec trois doigts, ferma les yeux, et prononça une incantation dans un langage si ancien que seuls les druides s'en souvenaient encore. Puis, il passa sa main contre la pierre, qui tomba en poussière pour révéler une petite porte ronde, en bois sertie de fer.

« Qu'est-ce donc que cette malédiction ? grommela Laoghaire.

— C'est une entrée dans le monde du petit peuple, que vous cachez dans votre cave, seigneur Laoghaire, lui répondit le sorcier. Quelle sottise idée que de cacher vos réserves juste devant ! Souhaitez-vous visiter ? »

Et Suileabhan poussa la porte, qui s'ouvrit en grinçant sur un escalier qui s'enfonçait loin dans les ténèbres.

Le vaillant et glorieux seigneur de Corklly fit un pas hésitant, et regarda le tunnel. « Est-ce dangereux ? demanda-t-il.

— Il vous faut voir pour savoir, répondit Suileabhan. Prenez trois soldats, et descendons. »

Ainsi firent-ils. Le sorcier marchait en tête, et descendit les escaliers d'un pas régulier. Suivaient les soldats,

qui n'étaient pas particulièrement volontaires pour entrer dans ces histoires de sorcellerie, et essayaient de marcher le plus lentement possible. Enfin, venait Laoghaire de Corklly, qui avait expliqué qu'il prendrait la place la plus glorieuse – la dernière – et qui houspillait ses soldats qui traînaient.

Progressivement, le tunnel s'éclaira, les murs passèrent de la pierre humide au carrelage blanc, et enfin ils débarquèrent sur un quai, complètement blanc. Des rails partaient de chaque côté dans de noirs tunnels, le mur d'en face affichait en lettres gothiques « Station des réserves du château de Corklly », et une grosse horloge avec une unique graduation était accrochée sur le côté.

Mais l'accès à la voie était barré par un grand ruban jaune et noir. L'aiguille de l'horloge était à l'arrêt, et une grosse affiche recouvrait son cadran. Il y était inscrit : « Le service est momentanément suspendu. Veuillez retourner d'où vous venez, bande de crapules ! »

« Où sommes-nous ? s'écria Laoghaire, visiblement très mal à l'aise.

— Dans une gare du peuple des lutins, lui répondit Suileabhan, comme si cela allait de soi. Et visiblement, ceux-ci ne veulent pas de nous ! »

Le sorcier s'approcha des voies, et essaya de passer de

l'autre côté du ruban jaune. Aussitôt, un panneau apparut en face de lui : « Pour votre sécurité, ne vous approchez pas des voies, ou on vous botte le cul ! »

« Tout cela est ridicule ! rugit Laoghaire, dégainant son épée. Nous allons entrer, et récupérer ce qui nous appartient ! »

Il coupa le ruban jaune d'un grand coup de rapière. Aussitôt, des murs de briques bouchèrent les tunnels de la voie de part et d'autres, et en dessous du nom de la station apparut l'inscription suivante : « Station condamnée. Les passagers sont priés de rentrer chez eux, s'ils ne veulent pas finir en petits morceaux ! »

Laoghaire hurla dans la gare fermée, donna un coup d'épée dans le vide, et s'apprêta à remonter les marches.

« Seigneur ! alerta un soldat. Peut-être peut-on entrer par là ? »

Il désigna une petite porte, sur laquelle était inscrit : « Service – réservé au personnel autorisé ». Le soldat appuya sur la poignée, et la porte s'ouvrit sans résistance.

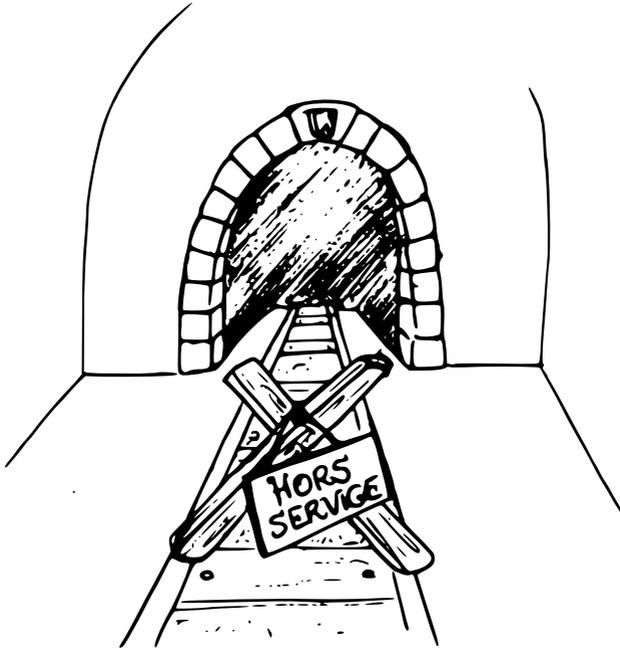
Encore une fois, Suileabhan passa en premier. La petite troupe marcha le long d'un tunnel tortueux, et arriva finalement dans une petite salle, où quatre individus petits, hideux et difformes jouaient aux cartes. Ils s'arrêtèrent, et l'un d'eux vint saluer les nouveaux arrivants.

« Qu'est-ce donc encore que cela ? » grommela le seigneur Laoghaire.

Les joueurs de cartes expliquèrent qu'ils étaient des lutins ouvriers, créés de toutes pièces par les autres lutins pour leur servir d'esclaves et faire fonctionner le monde qu'ils avaient imaginés. Ces quatre là s'occupaient de faire fonctionner le train souterrain, par exemple. Ils expliquèrent à voix basse que la révolte grondait chez les ouvriers, que ceux-ci en avaient marre d'être exploités sans vergogne, et de vivre sans cesse cachés dans les sous-sol de ce monde. C'est pourquoi ils avaient ouvert cette porte aux visiteurs rejetés par lutins d'en haut.

Alors une idée germa dans la tête du seigneur Laoghaire. Il proposa aux lutins du bas de former une alliance : il les aiderait avec son armée pour lutter contre les lutins d'en haut, si en échange ceux-ci l'aidaient avec leur magie pour attaquer les villages qui cachaient de la nourriture.

Les lutins d'en bas acceptèrent l'alliance avec le seigneur Laoghaire, et depuis ce jour, le train des lutins d'en haut ne fonctionne plus.





## Chapitre 5

# À la recherche de l'arc-en-ciel

PENDANT QUE LE SEIGNEUR LAOGHAIRE DE CORKLLY fouillait les souterrains de son château, Erlina revenait du plus vite qu'elle pouvait, emportant avec elle son panier dodu de tout ce qu'elle avait pu dérober. Elle marchait à grand pas, laissant ses chaussures enchantées la guider sous la pluie qui tombait drue.

Elle avait traversé la forêt de Corklly pendant la nuit, était passée au pied de la colline de la vielle Madailéin quand le jour se levait, et arriva dans son village de Kin-

way quand la cloche sonnait les dix heures.

Là, elle s'avança dans le village, son panier débordant de victuailles. Derrière les fenêtres des premières maisons du village, tout le monde la remarqua. Et les villageois sortirent sous la pluie, comme si de rien n'était, pour savoir d'où tout cela pouvait bien provenir.

Aux fenêtres des secondes maisons du village, on vit la petite fille et son gros panier, suivie de la troupe des voisins. Pas questions de les laisser seuls s'y intéresser ! Et les villageois sortirent, et virent se mêler aux premiers.

Aux fenêtres des dernières maisons du village, on vit la petite fille entourée par un attroupement tel que nul ne savait pourquoi tout ce monde venait se mouiller ainsi. Alors les villageois sortirent, car si les autres y étaient, c'est bien qu'il y avait une raison !

Arrivée sur la place du centre, Erlina monta sur le banc de pierre à côté du puits, et leur montra son panier. À ce moment là, la pluie cessa, et un rayon de soleil traversa les nuages. « J'ai été chercher cela dans les caves du seigneur Laoghaire, déclara Erlina. Il nous a volé nos réserves, on ne pouvait pas le laisser faire ! Maintenant, nous allons pouvoir nous partager tout ça ! »

Alors, les premiers villageois se jetèrent sur le panier, et attrapèrent tout ce qu'ils purent. Ceux d'à côté leur piquèrent des morceaux des bras, et ceux de derrière essayèrent de faire pareil. Rapidement, le panier se retrouva complètement vide, et les villageois qui avaient réussi à attraper quelque chose n'en avaient pas tant que ça...

« C'est bien gentil, petite, dite Suibne le meunier. Ton panier ne nous nourrira même pas tous pendant un jour, mais va provoquer sur nous la colère du seigneur Lao-ghaire de Corklly. Quelle malédiction !

— Balivernes ! protesta Finola. Erlina a raison, nous devons résister. Erlina, explique-nous comment tu as fait, qu'on lui en dérobe encore bien plus que ça ! Et peut-être même que nous pourrions délivrer le fils de notre seigneur en même temps ! »

Erlina n'avait pas remarqué sa sœur dans la foule. Elle qui restait toujours à ne rien faire dans leur chaumière, était sortie et haranguait les autres ! Peut-être espérait-elle surtout pouvoir délivrer son beau prince ?

En tout cas, d'autres villageois la reprirent, et demandèrent à Erlina d'expliquer son exploit.

« Tout a commencé quand j'ai rencontré un Leprechaun qui s'appelle Fraech, raconta Erlina. Il m'a donné des chaussures magiques, et...

— Un Leprechaun ? s'exclama une villageoise. Avec son trésor ?

— C'est des légendes de bonne femme ! se moqua un autre.

— Bien sûr que non, protesta un petit vieux. Regardez Erlina, elle a réussi à voler Laoghaire de Corklly grâce à eux !

— Mais alors, leur trésor existe ? s'enthousiasma quelqu'un.

— Peut-être même, que, si on le trouve, on pourra s'en servir pour racheter nos réserves à Laoghaire, et nous protéger de ses soldats !

— J'ai croisé un chasseur de Leprechauns, une fois, à Garland. Je me souviens encore de ses conseils ! Enfin... je crois !

— Regardez ! Un arc-en-ciel ! »

Et toute la foule s'en fut à grand pas en direction du pied de l'arc-en-ciel. « Attendez, attendez ! » lança Erlina... dans le vide. Plus personne ne l'écoutait.

La petite fille prit peur pour le Leprechaun. Qui sait ce que la foule des villageois de Kinway allait lui faire si jamais ils arrivaient à le trouver ? L'idée du trésor les avaient tous rendus complètement fous. Il fallait prévenir Fraech, et les autres Leprechauns, de se mettre à l'abri !

Alors Erlina posa son panier, descendit du banc, et sortit du village. Elle demanda ensuite à ses chaussures de la guider jusqu'à Fraech, et se mit à marcher vers la forêt...

Pendant ce temps là, loin, loin dessous le château de Corklly, le seigneur Laoghaire, conseillé par son perfide magicien, le sorcier Suileabhan, avait fait se regrouper, dans une immense caverne, tous les lutins ouvriers. Les dizaines de torches qu'ils tenaient lançaient des lumières mouvantes sur les parois de roches, et tous murmuraient de colère contre les lutins d'en haut, qui les avaient trop longtemps fait travailler trop durement.

Le seigneur Laoghaire monta sur un promontoire, fit un geste, et tous se turent. « Lutins ouvriers, on m'a raconté votre histoire ! déclama-t-il. Suivez-moi ! Je suis le seigneur Laoghaire de Corklly. Et mon château, et mon armée, font frissonner jusqu'ici-bas ces lutins du haut qui vous oppriment. Ils m'ont fermés leur gare, tellement ils tremblaient devant moi. Suivez-moi ! Devenez mon armée ! et je vous ferai sortir de ces bas-fonds, et je vous libérerai de ces tunnels obscurs. Lutins du bas, suivez-moi ! »

Alors les lutins du bas le suivirent. Tous ensemble, ils remontèrent l'escalier qui passait de la gare du monde

des lutins au château du monde des humains. Ils marchaient au pas, brandissaient leurs torches, et chantaient des chants guerriers.

Mais ainsi, ils ne remarquèrent donc pas que Sui-leabhan le sorcier les avaient précédés, et qu'il avait orné la petite porte ronde qui ouvrait de l'escalier vers la cave du château, d'une malédiction qui les enchaîneraient à jamais en son pouvoir. Et un par un par, le pas léger et le ton guilleret, les lutins franchissaient la porte, recevaient le poids de la malédiction, et encore tout hagard de ce nouvel asservissement, se retrouvaient dans la cour du château, où l'on leur fournissait des armes.

Et quand son armée de lutins fut ainsi réunie, le seigneur Laoghaire se fit passer une cotte de mailles, fit demander ses meilleurs soldats et les nomma capitaines des divisions de lutins, et monta sur son cheval.

« Que l'on ouvre les portes du château, tonna-t-il. Nous allons marcher sur Kinway, et punir ce village de tout ses outrages ! »

Et ainsi l'armée de lutins, menée par Laoghaire de Corklly, s'ébranla.

Au même moment, dans la forêt, Erlina commençait à s'inquiéter. Pas de trace de Fraech, ni d'aucun autre

Leprechaun. Autour d'elle, seules les silhouettes squelettiques des arbres qui grinçaient sous les bourrasques de vent, et qui lâchaient par moment des paquets de neige, et ses chaussures ne l'emmenaient nulle part.

Certes, jamais encore elle n'avait réussi à trouver un Leprechaun en le cherchant, même à l'aide de ses chaussures de fée, mais tout de même ! cette fois-ci, c'était différent : ils étaient en danger !

Làs, revenue encore une fois auprès de la même souche, Erlina décida d'aller trouver de l'aide ailleurs. Elle demanda à ses chaussures de la conduire au vieux dolmen couvert de mousse, qui abritait une gare du monde des lutins.

Cette fois-ci, ses chaussures la guidèrent sans aucun problème, et en quelques foulées, elle se retrouva devant le dolmen, dans sa petite clairière. Sans hésitation, elle se pencha, et fit un pas dans l'obscurité, entre les lourdes pierres mousseuses. Elle descendit ainsi les marches du tunnel, qui comme les autres fois, s'éclairaient rapidement, le mur passant de la roche suintante d'humidité à du carrelage blanc, tout propre.

Elle posa le pied sur le quai, regarda la grosse horloge, qui, de son unique graduation, indiquait d'ordinaire l'arrivée du prochain train. Mais l'unique aiguille de celle-ci

pendouillait gauchement. D'habitude, dès que l'on posait le pied sur le quai, on entendait au loin le sifflement de la grosse machine à vapeur, et l'on voyait le train arriver en grand fracas. Mais cette fois : rien.

Erlina s'avança doucement vers le bord du quai. Toujours rien. Elle se pencha, regarda à gauche : le tunnel était noir et vide. Elle regarda à droite : tout aussi noir, tout aussi vide.

« Vous n'êtes donc pas au courant de la nouvelle ? » soupira une voix derrière elle.

Erlina sursauta, se retourna, et reconnut Etarcomol, lutin de son état, et guide pour voyageur sur voie ferrée, de son métier. Redingote, chapeau haut de forme et montre à gousset ; il désignait à Erlina son journal qu'elle était bien incapable de lire.

« Les lutins du bas ont tout arrêté ! reprit-il. La grève, plus rien ne marche, et hop, tous disparus. Même les journaux ont du mal à fonctionner, et le mien reste bloqué sur les mêmes nouvelles. C'est désespérant.

— Je ne comprends pas... répondit Erlina. Pourquoi le train ne fonctionne-t-il plus ?

— Les lutins du bas, voyons ! s'exclama Etarcomol. Les lutins ouvriers ! Ce sont eux qui, cachés dans nos souterrains, faisaient fonctionner le train, les journaux et les

parapluies. Sans eux, tout est fini ! Et ils ont arrêté de travailler. Et ils sont partis, comme ça. Et maintenant, plus rien ne fonctionne !

— Mais... je croyais que votre monde fonctionnait juste avec de l'imagination ? répliqua Erlina. Ne pouvez-vous pas seulement imaginer un train qui fonctionne sans les lutins du bas ?

— Impossible, impossible ! Pour faire tourner la machine, il faut l'imaginer en permanence, sans jamais penser à autre chose ! Il faut des dizaines de lutins, qui, se relayant jours et nuits, ne songent qu'à *tchgn tchgn* le train, *tchgn tchgn* le train, *pchiiiiit* la vapeur, *tchgn tchgn* le train, *tchgn tchgn* le train. Ça ne peut bien sûr pas être nous, les lutins d'en haut ! Si nous avions cela à faire, quand est-ce que nous pourrions vivre ?

— Ça veut dire que eux ne peuvent pas vivre, alors ! rétorqua Erlina. Ça ne me paraît pas du tout normal que vous profitiez ainsi d'eux ! Ils ont eu bien raison d'arrêter de travailler ! »

Cela mit fort en colère Etarcomol, qui répondit d'un ton glacial : « Parce que vous, peut-être, vous n'en avez pas profité ? N'avez-vous pas pris le train, en plus pour aller dérober de la nourriture ?

— C'était pour la rendre à mon village ! s'exclama Er-

lina. C'était pour que toute le monde en profite !

– Et que s'est-il passé ? rétorqua malicieusement le lutin.

– Il n'y en avait pas assez pour tout le monde, soupira Erlina.

– Vous voyez, affirma le lutin, vous auriez mieux fait de tout garder pour vous ! »

Ces derniers mots remplirent Erlina de rage. Elle décida de laisser le lutin sans imagination sur son quai, et remonta les marches jusque dans la forêt. Elle s'assit contre une pierre du dolmen, et commença un petit feu pour se réchauffer. À part attendre un Leprechaun, que pouvait-elle faire d'autre ?

Alors que l'après-midi touchait à sa fin, le seigneur Laoghaire et son armée de lutins arrivèrent au village de Kinway. Mais ils ne découvrirent que des chaumières désertes. Laoghaire entra encore dans une colère noire, et décida que, puisque c'était comme ça, il allait les attendre.

Il ordonna à son armée de lutins de rester dans le village, tandis qu'il se rendit avec Suileabhan au château de Kinway, pour y passer la nuit...

## Chapitre 6

### Le poussin de Madailéin

« **E**RLINA ? ERLINA ! » La petite fille ouvrit les yeux, réveillée. Elle était toujours adossée aux froides pierres du dolmen, son feu s'était éteint, et maintenant, elle frissonnait. Elle tourna la tête pour voir qui l'avait réveillée. Elle reconnut alors, à l'aide de maigres rayons de lune, la vieille Madailéin.

« Viens chez moi te réchauffer », proposa celle-ci. Erlina se leva doucement, et suivit la petite vieille jusqu'à sa maison de pierre, en haut de la colline. Là, elle se laissa tomber sur une pailleasse, et ne se réveilla que lorsque le coq chanta.

Quand elle sortit de la chaumière, le soleil venait juste de poindre, et en l'absence de nuage ou de brume, il illuminait le paysage d'hiver sur de longues distances.

« Magnifique, n'est-ce pas ? » dit une voix rauque derrière elle.

Erlina se retourna, et vit, sur le banc de pierre, assis à côté de la vieille Madailéin, Fraech le leprechaun. Le petit bonhomme, veste rouge et barbe rousse, fumait la pipe tout en reclouant une chaussure.

« Fraech ! s'exclama Erlina. Je vous ai cherché partout ! Tout mon village est parti chercher votre trésor, il faut que vous le cachiez !

— Je sais, je sais, répondit tranquillement le leprechaun. Mais vient plutôt t'asseoir ici, et regarde. »

Alors Erlina alla s'asseoir sur le banc de pierre, à côté du leprechaun et de la vieille Madailéin.

« Regarde, reprit le leprechaun en désignant le lointain avec sa pipe. Regarde, petite fée, où sont tous les gens de ton village ! »

Erlina plissa les yeux, regarda par delà le grand lac de Corklly, et vit alors une vieille grange, où tous avaient passés la nuit à la recherche de l'arc-en-ciel. Maintenant, les premiers levés s'étiraient, et se demandaient ce qu'ils

allaient faire.

« Votre trésor était dans cette grange ? demanda Erlina.

— Bien sûr que non, répondit Fraech. Mais c'est là où je les ai menés. Mais regarde, maintenant, regarde petite fée, ce qui n'est pas si loin. »

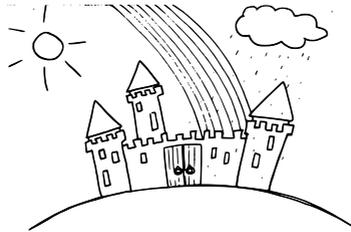
Erlina suivit du regard la direction qu'indiquait maintenant le leprechaun. Elle vit la forêt de Corklly, et juste à côté le terrible château du seigneur Laoghaire.

« Mais !... s'exclama Erlina. On dirait qu'il n'y a personne au château ! Les portes en sont ouvertes, et on ne voit pas de soldat à les garder !

— C'est que le seigneur Laoghaire est parti en campagne, laissant seul son château... et votre trésor, n'est-ce pas ? Alors, nous allons le dire à ces braves villageois, n'est-ce pas Madailéin ? »

La grand-mère acquiesça. Alors, un petit nuage qui passait par Corklly se mit à déverser une pluie fine sur le château, et bientôt, se mêlant aux rayons du soleil, un arc-en-ciel de toute beauté surgit du château et se perdit dans les cieux.

Les villageois de Kinway qui étaient sortis de la grange ne tardèrent pas à le remarquer, et bientôt tous furent éveillés, et prêts à partir. Erlina suivait des yeux



cette affaire, mais Fraech l'interrompt.

« Ne te demandes-tu pas où peut bien être le seigneur Laoghaire et son armée ? demanda le leprechaun. Regarde, petite fée, regarde ton village de Kinway. Le vois-tu ? »

Erlina regarda par delà la forêt, et vit alors les chaumières de son village, et au-dessus le château du seigneur Morigan de Kinway.

« Oui, je vois mon village ! s'écria-t-elle. Mais ! Il est envahi... par une armée de lutins !

— Le vil seigneur Laoghaire a été chercher les lutins ouvriers pour s'en faire une armée, lui expliqua Madailéin. Il a décidé de s'en servir pour se venger de votre village. Ne vous trouvant pas, il est allé s'installer au château de Kinway, et a laissé les lutins pour vous attendre.

— Les villageois de Kinway auront une drôle de sur-

prise s'ils trouvent cette armée de lutins quand ils rentreront de Corklly, continua Fraech.

– Il faut faire quelque chose, s'exclama Erlina !

– Alors va, petite fée, répondit Fraech.

– Mais ne pouvez-vous pas m'aider ? Je ne peux rien faire contre toute cette armée !

– Si, bien sûr, acquiesça la vieille Madailéin. Tiens, ma fille. »

La vieille sortit des plis de sa robe ses deux mains jointes, et les ouvrit devant Erlina. Un œuf s'y trouvait, qui éclot à cet instant, libérant un petit poussin pataud.

Erlina le prit dans ses mains, et le glissa au chaud dans sa besace. Puis, elle s'en fut vers le village de Kinway, se demandant bien quels pouvaient être les pouvoirs de la toute jeune bête.

Une fois la forêt traversée, Erlina ralentit le pas. Elle voyait les premières maisons du village, et tout était calme, tout était tranquille... tout était désert.

Elle s'avança doucement, dépassa la première chaumière... et fut arrêtée par deux lutins, en casque et cotte de mailles, croisant leurs lances devant elle.

« Halte là ! Qui va là ? Nos lances sont pointues, et vous n'êtes point dodue, répondez-nous, ou nous vous

ferons de petits trous... »

Immédiatement, Erlina songea au poussin. Elle glissa la main dans sa besace, et caressa le petit animal, espérant très fort qu'il la sortirait de ce mauvais pas. Mais rien ne se passa, et les lutins s'impatientèrent.

« Je... je viens de loin pour vous porter un message, dit-elle pour gagner du temps. Mais ce message s'adresse à vous tous. Il vous faudrait vous rassembler, et ainsi je pourrais vous parler à tous à la fois !

— Notre mission est de garder l'entrée, dit un lutin. Alors nous gardons l'entrée.

— Le village est bien petit, rétorqua Erlina, et vous pouvez fort bien en garder l'entrée depuis la place principale ! Et tout en y allant, nous pourrions dire aux autres de nous rejoindre. Essayons ! Et vous verrez bien si ça fonctionne. »

Les deux lutins se regardèrent, indécis. L'un d'eux murmura à l'autre : « Elle n'a pas tout à fait tort. »

L'autre lui répondit : « Mais elle n'a pas tout à fait raison non plus. Il nous faut des garanties !

— Très bien, reprit le premier. Petite, nous te proposons un marché : si ta proposition ne fonctionne pas, nous reviendrons ici, et nous recommencerons cette scène, depuis le début ! Et gare !, si tu ne respectes pas ce marché,

nous te percerons de petits trous.

— J'accepte votre marché ! s'engagea solennellement Erlina. Allons-y ! »

Alors, les deux lutins l'escortèrent jusqu'à la place du village, en criant aux autres de tous s'y rassembler.

Bientôt, la place fut remplie de lutins. Les deux lutins de garde de l'entrée s'étaient installés de manière à pouvoir convenablement surveiller le chemin qui arrivait au village de ce côté-ci, et continuaient soigneusement leur travail.

Comme la veille, Erlina monta sur le banc de pierre, à côté du puits, et se mit à parler, inventant ses mots en même temps qu'elle les prononçait : « J'ai un message, commença-t-elle, d'une vieille amie des lutins, mais des lutins ouvriers, bien sûr, pas de ceux qui prennent le train. Elle s'appelle Madailéin, vous la connaissez tous, évidemment ! »

Aucun lutin ne la connaissait, mais tous firent semblant : ils ne voulaient pas montrer aux autres leur ignorance.

« Et dans son message, reprit Erlina, elle se demande pourquoi vous, les lutins d'en bas, avez décidé de suivre ce vil homme qu'est le seigneur Laoghaire. Quel drôle de choix ! Expliquez-moi donc ! »

Tous les lutins se mirent alors à parler en même temps, et Erlina dut leur demander qu'il y en ait un qui résume la situation pour pouvoir comprendre.

« Nous étions sans cesse obligés d'imaginer ce que voulaient les lutins d'en haut, expliqua celui-ci. Aucun répit, aucune autre vie que d'aller dormir, pour nous relever et continuer à imaginer sans cesse la même chose. Pourquoi était-ce toujours les mêmes qui pouvaient profiter du monde formidable que nous faisons fonctionner ? C'est nous qui travaillions, et c'est eux qui y vivaient. Ce n'était tout de même pas normal !

— Alors, nous en avons eu marre, et nous avons arrêté, continua un autre. Hop, du jour au lendemain. Bien sûr, ça ne leur a pas plu, aux lutins d'en haut. Ils ont grogné, ils ont dit que ça n'allait pas se passer comme ça, ils nous ont menacés. Sauf que sans nous, rien ne marche chez eux. Bien fait ! Maintenant, ils sont incapables de refaire fonctionner leur monde.

— Donc, poursuivi un troisième, quand le seigneur Laoghaire nous a proposé de lui servir comme soldats, en échange de nous libérer des lutins d'en haut, on a accepté ! Et c'est beaucoup mieux maintenant : nous sommes libres d'être des soldats dans son armée !

— Si vous êtes libres, reprit Erlina, ça veut dire que

vous pouvez aussi arrêter d'être des soldats, et que vous pourrez enfin vivre comme vous le voulez ?

— Ah non, tout de même pas ! s'exclamèrent des lutins. Le sorcier du seigneur Laoghaire nous a jeté une malédictioin, qui nous oblige à être en son pouvoir. Mais ça n'est pas grave, puisque de toute façon, on ne sait pas vraiment comment on aurait envie de vivre.

— En fait, vous avez juste changé de chef ! affirma Erlina. Avant, c'étaient les lutins d'en haut, maintenant, c'est Laoghaire et son sorcier. Si ceux-ci décident de vous forcer à imaginer pour eux tout ce qu'ils veulent, vous serez obligés de le faire ! Vous n'êtes pas libres du tout !

— On a essayé de ne pas avoir de chef, juste avant que Laoghaire n'arrive, expliqua un lutin d'une voix timide. On n'a pas réussi : personne ne nous disait quoi faire, alors on ne savait pas quoi faire.

— Parlez entre vous ! rétorqua Erlina. Réfléchissez à ce que faisaient les lutins d'en haut et que vous aimeriez faire ! À comment vous pourriez le faire sans avoir besoin d'exploiter d'autres lutins, en travaillant à tour de rôle, tous de la même manière... »

Alors, tous se mirent à parler, et Erlina entendait des bouts de conversation d'où ressortaient les rêves des lutins d'en bas.

« Mais tout cela ne sert à rien, s’opposa tout d’un coup un lutin. Puisque nous avons une malédiction qui nous oblige à obéir au magicien. Peux-tu la briser, petite fille, puisque tu te dis messagère d’une amie des lutins ouvriers ? »

Erlina fut prise au dépourvu, mais repensa alors au poussin que lui avait donné la vieille Madailéin. Ce devait être à cela qu’il devait servir ! Elle sortit délicatement la petite bête de sa besace et la montra dans ses mains jointes à la foule des lutins. Le petit volatile ne bougea que pour se blottir dans le creux de ses mains.

« Ce poussin, dit Erlina à l’assemblée des lutins, m’a été offert pour ses pouvoirs magiques par la vieille Madailéin pour m’aider à vous libérer ! »

Elle brandit alors l’animal au-dessus de sa tête, ferma les yeux, et ne sachant trop quoi faire, pensa fort, très fort qu’elle souhaitait libérer les lutins de la malédiction du sorcier Suileabhan.

Rien ne se passa. Au bout d’un moment, elle ouvrit un œil, puis l’autre. Un lutin dit : « Je n’ai rien senti...

— La malédiction doit être trop puissante ! inventa Erlina, déçue que le poussin n’ait rien fait. Alors, il faut que vous tous, en même temps, fassiez le vœux d’être libéré de ce sortilège, pour aider le poussin à le briser ! Allez-

y ! »

Tous les lutins fermèrent alors les yeux, et se concentrèrent très fort. Le village redevint complètement silencieux. Mais tout d'un coup, l'un des deux lutins qui gardait l'entrée s'exclama : « Ça marche ! Ça marche ! » Tous les lutins ouvrirent les yeux, et se tournèrent vers lui. « Le seigneur Laoghaire et son sorcier nous avaient obligé à surveiller l'entrée du village. Mais nous avons pu fermer les yeux, et penser à autre chose ! Nous sommes libres ! »

Les lutins continuèrent alors à discuter de leur nouvelle vie. Erlina leur dit qu'elle allait monter au château, pour en faire partir le seigneur Laoghaire et son sorcier. Par curiosité, plusieurs lutins décidèrent de l'accompagner.

Quand ils entrèrent dans le château, le terrible seigneur Laoghaire de Corklly était justement en train de tenir conseil de guerre dans la cour, avec Suileabhan le sorcier, et Melteoc son maître d'arme.

« Qu'est-ce donc que cela ! » rugit Laoghaire quand il vit arriver une petite fille entourée de lutins qui avaient déposés leurs armes, et se promenaient sans aucun ordre militaire. « Lutins ! Vous êtes sous mon commandement ! Expliquez-moi immédiatement ce que vous faites ici !

– La malédiction est rompue, répliqua nonchalamment un lutin. Maintenant, hé, on fait ce qu'on veut. »

Alors, le visage froid de fureur, le noir sorcier Sui-leabhan se leva dans un grand mouvement de son lourd manteau de mage. Un nuage passa devant le soleil, tout devint sombre, et un vent glacial siffla tout autour de lui. Il brandit bien haut son bâton, puis le pointa sur Erlina.

Celle-ci, un peu par réflexe, brandit face à elle le poussin de la vieille Madailéin. Peut-être allait-il se transformer en un superbe dragon, tout en écailles d'or, qui d'un jet de flammes allait réduire à néant ce magicien ?

Mais que nenni ! Le poussin... ne bougea pas. Par contre, un des lutins, surprit par le geste du magicien, imagina de toutes ses forces un gros cochon tout rose et tout gras... et le magicien s'en trouva tout transformé, et beaucoup moins impressionnant ! Voyant cela, Laoghaire hurla de rage, mais s'enfuit en courant quand le lutin se tourna vers lui.

Et c'est ainsi que les villageois de Kinway purent revenir dans leur village, avec toutes leurs victuailles récupérées dans le château de Corklly. Finola avait même réussi à libérer le fils du seigneur Morigan de Kinway, et passait désormais beaucoup de temps au château. Les

lutins ouvriers, eux, étaient partis inventer un monde où personne ne serait l'esclave de personne, et Erlina y était évidemment régulièrement invitée.

Quant au cochon, il vécut heureux, et eut de nombreux enfants : vous pensez bien, personne n'avait vraiment envie de manger le vilain sorcier.

